

Traversée de l'Afrique en caravane par Claude Poirier

Livre 4 : De la Mauritanie au Mali Partie 2 sur 2

Sur la route menant à Bamako, vendredi 17 décembre 1999 :

Lors de notre passage au poste frontière mauritanien, le regard brillant, le gendarme m'a affirmé que, de l'autre côté, la piste est excellente. J'ai, une nouvelle fois, cru ce que cet homme disait et, en effet la piste est « excellente » pour tout casser.



Des kilomètres et des kilomètres de tôle ondulée, d'«escaliers» comme disent les Maliens pour figurer la hauteur de ces déformations. Epuisant, ce parcours effectué à moins de quinze kilomètres heure, nous secoue comme des pruniers. Les réparations effectuées à Nouakchott ne sont plus qu'un vieux souvenir. Béants, les bas de caisse de l'avant et de l'arrière de ma caravane sont à nouveau détachés de leurs supports. Le bricolage de Kaly ne résout rien : Nadrêva est à l'agonie.

La piste sur laquelle, mètre par mètre, je cherche le meilleur passage, est abominable. Après cent cinq kilomètres parcourus en près de dix heures, je décide de m'arrêter près d'un petit hameau où vit une famille de paysans.



Un accueil chaleureux nous y est réservé et, à peine installés, de l'eau, du thé et une gamelle de riz nous sont offerts. Le plat que nous partageons est austère et manque d'assaisonnement, il est pourtant le bienvenu. Compte tenu de l'heure tardive, Kaly n'a pas envie de faire la cuisine et les boîtes de conserves achetées en France commencent à se raréfier.

Tout en observant le feu de bois qui nous réunit, Kaly me dit qu'il me trouve très courageux et doté d'une volonté à toute épreuve. Convaincu par ce que mon nouveau compagnon me dit, je n'ai pas envie de le contredire.



Samedi 18 décembre 1999 :

Comme chaque soir depuis notre rencontre, j'attends sur la piste principale que Kaly obtienne de nos hôtes l'hospitalité pour la nuit. Un étroit chemin nous mène une centaine de mètres plus loin où, je parque Charly et Nadrêva sur un terre plein adossé au village et faisant face à la brousse.



Pour les remercier, je m'approche du chef du village et du vieil homme qui, assis par terre près de lui, contemplant le feu de bois alimenté par deux branches où seule l'extrémité brûle. Le vieil homme s'adresse à moi en bambara, il me demande si j'allais bien. Je lui réponds par l'affirmative mais il est sceptique. Kaly assure la traduction. J'apprends ainsi que cet homme est le marabout du village.

-« Que puis-je dire sinon que je suis heureux de vous rencontrer et, à vrai dire, je ne suis pas mécontent de pouvoir vous raconter quelques unes des mésaventures qui me sont arrivées au cours de ces dernières années. Mes difficultés ont débuté après ma rencontre pour le moins étrange avec l'esprit Francisco...

C'était lors de mon treizième ou quatorzième voyage à Cuba, je ne me souviens plus très bien. Ce dont je me rappelle sans difficulté, c'est que c'était un jeudi soir car les offices Santería ont toujours lieu un jeudi soir. Une amie m'avait invité... - Encouragé par le regard compatissant de mon interlocuteur, je termine mon récit en lui disant: - Processus que vous connaissez sûrement. Je ne comprends pas très bien pourquoi je me suis prêté à ce rituel et pourquoi tout ce que je tente depuis cette époque aboutit systématiquement à un échec.

- Laissez-moi cette nuit pour réfléchir, je vous verrai demain matin», dit l'homme qui m'a attentivement écouté. Puis, joignant le geste à la parole, le vieux marabout se lève et rejoint sa case pas plus impressionné que ça par ce qu'il vient d'entendre, tout comme Kaly et le chef du village d'ailleurs ! Visiblement, ces hommes ont vécu ou entendu des histoires comparables. A leurs yeux, seul un petit Français peut trouver cette anecdote surprenante et ils m'ont paru plus intéressés par la façon dont leurs frères de couleurs pratiquent leurs cultes dans ce lointain pays.

Dimanche 19 décembre 1999 :

Le vieil homme rejoint ce matin me dit : « Vos difficultés n'ont rien à voir avec Cuba... rappelez-vous, elles ont débuté bien avant, au début des années 90, après que vous ayez quitté votre femme. »

Je me demande comment cet homme peut savoir que je suis marié et que j'ai quitté le domicile conjugal à cette période. Je n'ai jamais abordé cette question et Kaly ignore tout de cette partie de ma vie.

« Souvenez-vous des nombreuses difficultés rencontrées dès cette époque bien antérieure à la mise en liquidation de votre entreprise. Lors des travaux effectués dans l'appartement que vous veniez d'acheter, chaque artisan, réputé faire un travail de qualité, le gâchait systématiquement. L'un d'eux arrêta sa tâche en avouant qu'il ne comprenait pas, que rien ne fonctionnait comme il le souhaitait. Les miroirs cassaient, le carrelage n'était pas droit, les peintures craquelèrent.

C'est l'un de vos ex-associés, un jaloux, qui est à l'origine de vos déboires. Un mauvais sort vous a été jeté. Il y avait une bohémienne ou une femme arabe, une ville du sud de la France et un gri-gri qui a été déposé dans une termitière. C'est pour cela que vous avez tout perdu et que plus rien de ce que vous avez tenté n'a fonctionné.

Il y avait aussi une femme et son amie. Ce gri-gri est très puissant mais ne vous inquiétez plus, vous allez vivre un retournement de situation dans les mois qui viennent. Vous gagnerez votre pari. Votre caravane arrivera jusqu'au Cap. Vous avez un avenir florissant et vous aurez à nouveau de nombreux gains. C'est Dieu qui vous a guidé jusqu'à notre village et qui vous a fait vous y arrêter. Je vous ai préparé un gri-gri... portez-le sur vous et surtout ne le perdez pas. Lorsque vous serez à Bamako, vous achèterez cent noix de cola et autant de noix de cajou et vous les déposerez aux pieds de l'un des pauvres que vous trouverez près de la mosquée. »

J'ignore si c'est Dieu qui m'a conduit vers lui ou Francisco et mon Orisha, mais une fois encore ce que je viens d'entendre me laisse pantois. Comment cet homme peut-il savoir tout ce qu'il vient de me dire ? J'en conclus qu'il a interrogé les esprits au cours de la nuit. Le marabout a raison sur tous les points.

J'ai très mal vécu cette séparation et tout ce qui m'est arrivé par la suite. J'espère qu'il a raison, que ses prédictions se réaliseront et que notre voyage aboutira comme je le souhaite. La manière avec laquelle ce vieil homme a raconté ma vie n'est pas sans me rappeler Cuba et l'homme que j'y ai rencontré.

J'étais tout aussi stupéfait. Comme je le suis d'ailleurs par tout ce que je vis depuis mon arrivée sur le continent noir. Je vis au milieu de gens qui disposent de peu et qui pourtant sont prêts à l'offrir. Je pense à cet ami de trente ans, que je croyais sincère, qui a laissé son nouveau petit copain balancer mes affaires dans la rue trois jours après mon arrivée dans sa villa du Cap d'Antibes alors que j'étais dépressif.



Le vieil homme a rejoint les habitants, réunis en cercle, de ce petit hameau d'une trentaine de cases pour un Conseil du village. J'observe ces gens qui vivent dans un dénuement absolu, sans électricité ni sans eau courante. Les femmes portent des boubous aux couleurs chatoyantes et des fichus assortis. Les hommes palabrent dans une langue incompréhensible pour moi. Plus loin, les enfants jouent au football avec une boîte de conserve.

Je me demande s'il s'agit du mariage de l'une des petites filles présentes ? Agées de onze ou douze ans, elles n'ont guère le choix... le mariage forcé est une coutume locale et j'imagine qu'au fond d'elles, elles espèrent une évolution rapide de ces mœurs ancestrales. Par manque de moyens seuls les garçons bénéficient de la scolarité.

Je pense aux enfants de mes amis Cubains qui jouissent d'une excellente formation universitaire. Je me demande ce que ces braves gens pensent des Blancs qui se sentent supérieurs et quel regards ils ont sur leurs ancêtres marchands d'esclaves. L'un des villageois quitte le Conseil pour aller labourer son champs de mil ou de sorgho que sa femme ira vendre sur le marché pour nourrir ses enfants. D'autres se dirigent vers le puits où l'ambiance est bon enfant.

Ils se moquent gentiment de moi lorsque je m'y rends avec mes bidons. J'aime l'atmosphère de ces petits villages où, hormis mon bref passage à Nouakchott ou à Nouadhibou, je me réfugie volontiers afin de pleinement profiter de la brousse environnante. Le matin, je me rends au «Sani-brousse» qui est nettement plus agréable que les sanitaires de ces villes bruyantes et souvent polluées.



Après avoir remercié très chaleureusement ceux qui nous ont si gentiment accueillis (et en particulier le vieux marabout qui n'a pas même accepté un petit billet pour la confection de mon gri-gri), je repars plus confiant et, comme par miracle, la piste est nettement plus roulante !

Les kilomètres s'effectuent si rapidement que je prends le temps de me baigner dans une rivière dont le courant m'assure sa propreté. La température de l'eau est délicieuse et, bercé par ce bain des plus relaxants, (le premier depuis mon entrée en Mauritanie), je me remémore les événements vécus depuis que j'ai quitté la France.

